



«Exotic?», au Palais de Rumine, rassemble des objets d'une trentaine de collections ou institutions. Dont le Musée cantonal de zoologie voisin. KEYSTONE

A Lausanne, l'exposition «Exotic?» se penche sur la Suisse du XVIII^e siècle, pour questionner nos regards sur l'altérité et ausculter les implications helvétiques dans l'entreprise coloniale

LUMIÈRES ET TÉNÉBRES

GILLES LABARTHE

Explorations ▶ «Exotic?» Tel est le titre mystérieux d'une nouvelle exposition logée au Palais de Rumine, à Lausanne. Dans ces vastes salles, il est proposé au visiteur de «regarder l'ailleurs en Suisse au siècle des Lumières», une période historique placée à la fois sous le signe du développement des sciences et de l'humanisme, mais aussi de la traite des Noirs, de l'esclavage et de la colonisation. Découverte des lieux avec la chercheuse et professeure Noémie Etienne, historienne de l'art.

Quelle est l'origine de ce projet?

Noémie Etienne: Le projet est né en 2015, alors que j'étais boursière au Getty Institute de Los Angeles. J'ai été frappée par le nombre de laques japonaises conservées dans les collections, intégrées dans des meubles fabriqués en France ou en Suisse au XVIII^e siècle. Je me suis demandé

comment ils étaient arrivés là... J'ai continué à explorer la manière dont les objets extra-européens ont transformé à cette époque les univers tactiles, sensoriels et visuels en Europe. Par la suite, j'ai obtenu un financement du Fonds national suisse pour la recherche scientifique qui m'a permis de monter une équipe basée au département d'histoire de l'art de l'université de Berne, composée de mes co-commissaires d'exposition Claire Brizon et Chonja Lee, ainsi que de Sara Petrella et Etienne Wismer.

Le développement du projet a pris plusieurs années. Nous avons visité des dizaines de réserves muséales, d'archives et de bibliothèques dans toute la Suisse, pour faire émerger des objets provenant d'Asie, d'Afrique, d'Océanie ou encore d'Amérique, en travaillant avec nos trois principaux partenaires: le Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, le Musée cantonal de zoologie et

le Musée cantonal de géologie, qui siègent tous dans le Palais de Rumine.

Pourquoi s'intéresser à l'exotisme, encore au XXI^e siècle? Nous sommes toutes et tous influencés par des images que nous avons vues dans les livres,



«Au XVIII^e siècle déjà, l'exotisme est économique!»

Noémie Etienne

les médias, l'espace public... Elles peuvent donner lieu à de nouvelles œuvres d'art, de nouvelles représentations, mais aussi générer des stéréotypes, parfois racistes, sans même que nous en ayons conscience. Et aussi sous-tendre certaines décisions, comme notre rapport aux voyages, ou encore à l'accueil des étrangers, ou même à la sécurité, etc. Rien n'est exotique en soi, tout est question d'abord de regards sur le monde, formés en amont par d'autres regards qui ne nous appartiennent pas toujours. Il importe de retracer leurs histoires, de comprendre d'où ils viennent, pour mieux les identifier, et éventuellement les défaire.

L'exposition se décline comme une exploration des différentes dimensions de l'exotisme, en lien avec la Suisse, durant le siècle des Lumières. Que va-t-on découvrir dans chacune des salles?

L'exposition est construite en sept grands moments. A l'entrée du musée, une installation de l'artiste contemporain Uriel Orlow questionne la notion d'exotisme par le prisme de la botanique et l'utilisation de géraniums: une fleur iconique du paysage suisse, dont l'origine est pourtant sud-africaine. La première salle étend la question aux objets des Musées cantonaux du Palais de Rumine. D'où viennent-ils? Qui les a rapportés? Sont-ils «légitimes» en Suisse?

La deuxième salle présente ensuite les résultats de notre recherche. Nous parlons des voyageurs partis de Suisse au XVIII^e siècle, du contexte de leurs explorations et découvertes, de ce qu'ils nous ont légué: dessins, récits de voyage... comme le commerçant François Aimé Louis Dumoulin, originaire de Vevey, enrôlé dans les troupes militaires britanniques et devenu peintre. Ou le Père Gachoud, missionnaire

friburgeois qui milite pour l'abolition de l'esclavage et dont nous exposons le portrait. Il y est question aussi des objets qui ont été rapportés, de la manière par laquelle ils ont été classés et exposés à l'époque, participant à la richesse de la Suisse.

L'image et le caractère «exotique» qu'une population assigne à une autre reflète des enjeux de pouvoir...

Il s'agit aussi de montrer comment des Suisses ont participé à ce commerce international, dont celui dit quadrangulaire. Soit le triangulaire classique (reliant les puissances coloniales européennes à l'Afrique, pour la traite négrière, et aux Amériques, pour la production de denrées coloniales exportées en retour en Europe, nldr) mais en ajoutant l'Asie, notamment pour les épices et les textiles. La commercialisation occupe une place tout à fait centrale dans ces échanges et dans la «fabrication» d'un discours exotisant, mis en évidence dans des espaces intitulés ici «Vendre» ou «Marchandiser l'humain», qui abordent des sujets sensibles, aussi sur la manière de s'appropriier l'Autre, sa culture. C'est l'une des conclusions de notre recherche: l'argent

...

... est le moteur principal dans toutes ces entreprises et ces représentations. Au XVIII^e siècle déjà, l'exotisme est économique! On imite la laque et la porcelaine, on inclut des personnages asiatiques inventés sur les carreaux de poêle, on fabrique et vend des indiennes (notamment dans le cadre de la traite esclavagiste) en quête de profit. Il reste aussi des zones d'ombre: tout ce que notre travail en archives et en réserves n'a pas réussi à faire émerger, par exemple sur la situation des femmes, des enfants et des personnes en servitude, dont l'histoire n'a pas gardé la trace.

«Rien n'est exotique en soi, tout est question d'abord de regards sur le monde»

Noémie Etienne

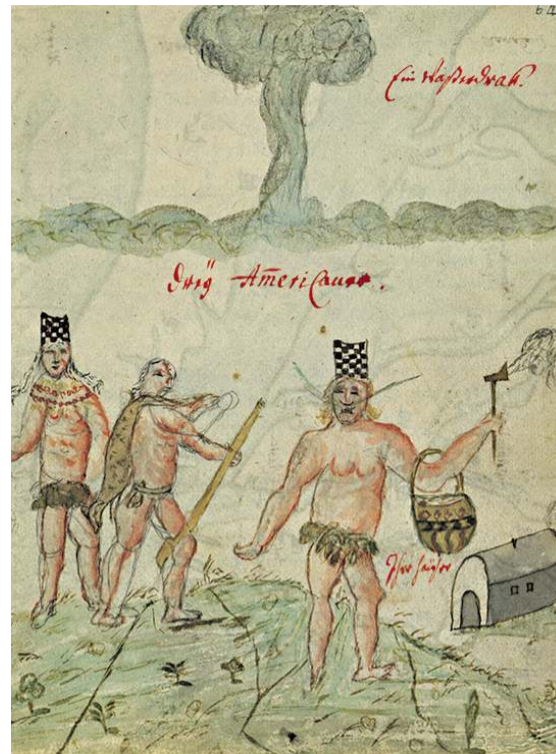
La salle suivante renverse la perspective et propose de montrer que la Suisse est, elle aussi, perçue comme exotique au XVIII^e siècle, notamment ses populations et ses paysages ruraux et alpins. Enfin, le dernier espace est dédié à la médiation de l'exposition: une bibliothèque créée par l'artiste Marie van Berchem réunit des ouvrages et des lectures, dédiés à la pensée décoloniale, critique, antiraciste, féministe et écologiste. Elle fournit des informations supplémentaires sur les aspects problématiques, comme la participation des Suisses au commerce de personnes mises en esclavage. LA LIBERTÉ

Au Palais de Rumine, Lausanne, jusqu'au 28 février 2021.

De nombreux événements accompagnent l'exposition, de même qu'un catalogue: Noémie Etienne, Claire Brizon, Chonja Lee, Etienne Wismer (éd.), Une Suisse exotique? Regarder l'ailleurs au siècle des Lumières, Ed. Diaphanes, 2020, 376 pp.



Une Laitière des environs de Soleure réalisée à Canton, d'après des gravures de Samuel Graenicher et Christian von Mechel (1790-1810). MUSÉE HISTORIQUE DE LA VILLE DE LAUSANNE



Franz Ludwig Michel, Extrait de la Description du voyage en Amérique (1701-1702). BURGERBIBLIOTHEK BERN

Commerce international

Enjeu ► Le défi est d'inscrire ces œuvres dans une vision historique et critique qui ne «blanchirait» pas l'histoire en épurant sa violence.

Nombreux sont les Suisses qui ont pris part à l'aventure du commerce triangulaire. Le sujet reste aujourd'hui encore difficile à évoquer de manière approfondie, pour plusieurs raisons, souligne Noémie Etienne: «Au moment où la Suisse émerge comme un territoire unifié à la fin du XVIII^e siècle et promeut une image de paradis isolé, les ressortissants de la Confédération et des républiques alliées (comme Genève) mènent paradoxalement des activités très diverses en Amérique du Sud, dans les Caraïbes, etc. Ils voyagent, collectent des objets, mais aussi participent au commerce quadrangulaire et aux projets impériaux et coloniaux menés par les nations européennes à cette époque. Nos recherches et d'autres travaux antérieurs ont permis de déceler la présence de Suisses dans tous les grands projets d'exploration, de colonisation et d'exploitation des territoires.»

La présence du peintre John Webber, d'origine bernoise, sur le bateau du capitaine Cook, en témoigne. «La différence avec les autres pays d'Europe tient à la manière dont ces entreprises ont été menées. Elles n'ont pas été le fruit d'une politique nationale ou impériale. Le système politique de l'époque est fragmenté en cantons et la Suisse n'existe pas encore dans ses frontières actuelles. Des individus partent néanmoins pour leur compte, ou celui des grandes compagnies commerciales étrangères, comme la Compagnie des Indes néerlandaises. Ils sont enfin soutenus par des réseaux religieux ou bancaires qui dépassent les frontières du territoire national.»

Entre 1719 et 1734, par exemple, le Gouvernement bernois est ainsi l'un des principaux actionnaires de la Compagnie anglaise de la mer du Sud, spécialisée dans le transport des esclaves. Mais comment illustrer cette question de la participation de Suisses à cette économie basée sur l'asservissement? «Nous montrons par exemple une horloge fabriquée à Berne et portée par un homme noir, probablement mis en esclavage. Ce type de pendule était aussi très courant en France, utilisé pour décorer les maisons privées. Nous avons d'autres pièces similaires et problématiques, comme un marché aux esclaves en porcelaine produit dans la région de Zurich.» L'historienne de l'art regrette toutefois que plusieurs grandes familles suisses approchées pour des démarches de prêt d'objets témoins de cette époque aient décliné toute proposition. Une exception: «La famille De Meuron, qui a joué le jeu» en prêtant un tableau. GIL/LIB



François Aimé Louis Dumoulin, Combats et Jeux des Nègres (1788). MUSÉE HISTORIQUE DE VEVEY - VILLE DE VEVEY

PARTENARIAT

M	18	10	20
	17	01	21
CAMILLE GRAESER DEVENIR CONCRET			
MUSÉE LA	DES BEAUX-ARTS	CHAUX-DE-FONDS	
JEANNE-ODETTE POINTS DE REPÈRE			
WWW.MBAC.CH			

L'exotisme, c'est l'«autre»

Visite ► Savante autant qu'accessible, précise et complète, «Exotic?» mérite qu'on s'y attarde.

Une bonne exposition se mesure souvent à l'importance qu'elle accorde aux détails. Or «Exotic?», à découvrir au Palais de Rumine lausannois, procède précisément avec moult minutie à l'heure de décortiquer Lumières et ténèbres suisses au XVIII^e siècle. Et rappelle, par le biais d'un mur troué de jumelles, que tout est question de point de vue et de regard. A commencer par la notion qui donne son titre au parcours.

Autour de quelque 150 pièces issues de plus de 30 collections ou institutions suisses, dont les trois musées de sciences et d'histoire voisins, le parcours invite à se poser des questions autant qu'elle apporte des réponses. Et ceci dès le premier espace et son mur bleu duquel s'échappent des voix: en quelques-unes des 28 langues parlées en Suisse, on nous demande «comment se construit le savoir?» ou «peut-on consommer sans explorer?»

Riche d'informations à picorer comme on l'entend, l'exposition parle d'une période pour le moins avide de savoir et de découvertes. Avec tout ce que cela implique en terme d'enjeux de pouvoir, de race ou de genre. Au mur, une planisphère cartographique le monde sans eurocentrisme, avec un

Vieux Continent minuscule et une Suisse carrément invisible. Et pourtant, ce sont les grandes royautés de cette partie de la Terre qui ont colonisé le reste du monde. Et si la Suisse était peu intéressée à occuper des espaces géographiques, nombre de ses ressortissants se sont montrés très forts à l'heure de tirer profit du commerce désormais globalisé et de sa main d'œuvre assujettie. Issues d'une manufacture zurichoise, trois figurines en porcelaine racontent cela, avec un esclave changeant de mains (vers 1775). Moins directement révoltant parce que tout le monde est en costume: une toile de Josef Reinhard présente l'officier neuchâtelois Charles-Daniel de Meuron – l'une des nombreuses personnalités suisses au service de l'entreprise coloniale – entre ses deux esclaves (noirs) et son cheval (blanc).

L'exposition raconte également la fabrication et la circulation des marchandises, par exemple une peinture de laitère soleuroise réalisée à Canton, en Chine, d'après des gravures suisses. Tout comme elle documente la collectionnisme locale et tous ces objets rapportés au pays par les savants, missionnaires, soldats, artistes ou commerçants. Des témoignages de l'ailleurs souvent utilisés à des fins d'éducation, par exemple dans les Académies protestantes.

L'accrochage s'attarde aussi sur la fondation de New Bern en Caroline du Nord, notamment évoquée par d'extraordinaires

dessins d'un épisode de captivité: on y voit deux Bernois et leurs esclaves en mains d'une tribu autochtone. Pour l'anecdote, c'est dans cette ville que sera inventée la recette du Pepsi Cola, un siècle plus tard. Et bien sûr, «Exotic?» renverse aussi la lunette pour expliquer comment la Suisse est devenue un objet de curiosité pour les voyageurs qui la visitent, développant très vite un marketing de clichés encore utilisés aujourd'hui.

Enfin, les œuvres de plusieurs artistes contemporains complètent le dispositif. A l'image du couvert en céramique du Genevois Fabien Clerc, évocation de la première – et unique – révolution d'esclaves victorieuse, à Haïti en 1804; ou des mots comme «trace», «truth» et «silence» composés en pointillé sur du verre par l'artiste égypto-allemande Susan Hefuna. Sans oublier les géraniums d'Uriel Orlow, sur bâche et en cartes postales à l'entrée de l'exposition, symboles par excellence du balcon helvétique et pourtant fleur issue de la flore sud-africaine, rapportée en Europe par la Compagnie néerlandaise des Indes orientales.

Une Bateautéque de Marie van Berchem, avec coussins au sol et nombreux ouvrages critiques complète l'exposition, tout comme le zapping visuel proposé par l'historienne de l'art Melissa Rérat, avec ses multiples représentations de l'exotisme, entre Hawaï et... l'Oberland bernois. SAMUEL SCHELLENBERG